

Préface

par Jean Schneider

Voici donc un deuxième volume de traduction, commentée, des scholies pindariques, un volume II qui illustre la persévérance d'un petit groupe de chercheurs dans une entreprise qui, dans son principe, peut paraître hautement problématique. La première impression, pour qui s'engage pour la première fois dans la lecture de ces scholies, est celle d'un monstre hétéroclite : il découvre une collection qui juxtapose, sans lien organique évident, des éléments parfaitement disparates et d'intérêt inégal : documentation érudite, de plus ou moins bonne qualité, dont la pertinence au texte pindarique est parfois discutable, en particulier pour quiconque a appris à expliquer Pindare par Pindare ; bribes de controverses textuelles dont la subtilité excède parfois la curiosité du lecteur ; commentaires grammaticaux et gloses ; commentaires rhétoriques ; interprétations philosophiques ou allégoriques ; paraphrases. La juxtaposition de ces éléments ne peut pas être attribuée à un érudit repérable ni précisément datée. On peut imaginer que c'est dans le contexte du passage du rouleau au codex que des *hypomnèmata* (un ou plusieurs ?) ont été dépecés et que leurs lambeaux ont été répartis dans les marges du texte. Si l'on suppose que plusieurs *hypomnèmata* ont fourni le matériau de départ, on peut penser que chacun d'eux avait une homogénéité assez forte, une orientation méthodologique repérable, de même que chacun des quatre commentaires réunis dans le *Viermännerkommentar* des deux épopées homériques correspondait à une problématique bien définie et s'efforçait d'appliquer une méthode elle aussi bien définie, de même aussi que les paraphrases, les allégories philosophiques, le « commentaire exégétique » et les « histoires » mythologiques qui constituent les autres composantes des scholies homériques possédaient, pris isolément, une cohérence au moins approximative.

S'agissant des scholies homériques, nous pouvons dans une certaine mesure faire en sens inverse le chemin pris par les compilateurs, identifier les diverses œuvres qui ont été réunies par eux, en particulier parce que certaines composantes ont aussi été transmises isolément et parce que leur réunion dans les scholies ne s'est pas accompagnée d'un travail d'homogénéisation. Nous ne sommes pas dans des conditions aussi favorables pour les scholies pindariques, mais nous pouvons supposer qu'elles associent des éléments à peu près comparables à ceux des scholies homériques : une paraphrase, un ou des commentaires critiques, des études grammaticales, lexicologiques, stylistiques, rhétoriques qui ont pu être d'emblée solidaires de la critique textuelle, des commentaires philosophiques, historiques, géographiques, culturels, etc. Il est rare que les scholies désignent précisément une source : pour la deuxième *Olympique* on trouve des grammairiens, au sens large qu'il convient de donner au mot « grammaire » dans la culture antique (Zénodote, Aristophane de Byzance, Aristarque, Didyme), des historiens (Timée de Tauroménion, un Callistratès problématique, Hippostratos, Artémon, Ménécratès, Mnaséas), un philosophe (Chrysippe). Exceptionnellement, on peut lire qu'une scholie donne littéralement le texte de Didyme, ou que Timée est cité par Didyme. Bien sûr, il est tentant de généraliser ces quelques indications pour donner un père à des commentaires orphelins et de reconstituer la transmission de tel ou tel renseignement, mais il faut garder en mémoire le caractère conjectural de ces attributions et des ouvrages ainsi reconstitués. En tout cas, il est plausible que ces grammairiens, historiens, philosophes, recueillaient à des sources diverses (autres œuvres poétiques de Pindare ou d'autres poètes, ouvrages érudits divers, voire traditions orales) des éléments qu'ils coupaient de leur contexte pour les replacer dans le contexte de leur œuvre, mais on peut supposer que chacun créait une œuvre cohérente où les éléments disparates étaient fondus de manière à ce que leur hétérogénéité ne fût plus perçue par le lecteur. En particulier Didyme a bien dû rédiger un *hypomnèma* cohérent, même s'il citait nommément ses sources ou certaines d'entre elles. Ce qui distingue notre collection de scholies, c'est que le compilateur (comme le « Apion et Hérodoros » des commentaires homériques) ne s'est apparemment pas soucié de refondre les sources diverses pour en faire un ensemble cohérent, il n'a pas trouvé gênant de juxtaposer des commentaires redondants ou contradictoires, et il faut reconnaître que, disjointes et réparties dans les marges d'un texte, la collection se prête bien à une lecture éclatée.

Dans ces conditions, on est tenté, quand on étudie et qu'on envisage de traduire et de commenter des scholies, d'opérer un tri. Si l'on s'intéresse à la mythologie, à l'histoire événementielle ou culturelle, à cette zone grise qui n'est plus tout à fait mythologie et pas encore histoire, à la géographie ou aux sciences de la vie, on voudra regrouper les scholies pertinentes, ou plus finement les éléments attribuables à tel ou tel érudit. D'autres, en fonction de leur spécialité, regrouperont les scholies critiques, lexicographiques, grammaticales, rhétoriques, allégorico-philosophiques, pour reconstituer des ensembles cohérents. Ceux qui cherchent seulement à apprivoiser le texte souvent hermétique du poète se concentreront sur les paraphrases qui ont au moins le mérite de se lire plus aisément. Ce faisant, on désavoue la démarche de celui ou de ceux qui ont regroupé ces éléments, sans doute très hétérogènes pour leur origine ultime, dans les marges du même poème, non sans raison puisqu'ils n'ont pas été soucieux ou capables de refondre ces matériaux en un ensemble organique. Or, l'équipe bisontine a fait le choix inverse : traduire et commenter, à l'exception des scholies métriques dont la terminologie ne peut être que transcrite, toutes les scholies, traitées comme un ensemble. Elle a appliqué la même méthode de traduction à ces textes divers, et elle les a commentés globalement, chacune des rubriques du commentaire traitant simultanément les diverses scholies rattachées à une unité du texte poétique. En ce sens elle a fait ce que les compilateurs n'avaient pas fait : unifier ces éléments disparates, reconnaître en eux une polyphonie harmonieuse. Ainsi une interprétation allégorique n'est pas, par rapport à une explication historiciste, un objet étranger, voire étrange et choquant, mais on peut y retrouver deux voix de la même symphonie suscitée par le même texte. Il s'agit de prendre au sérieux, plus peut-être qu'ils ne le faisaient eux-mêmes, la démarche des compilateurs qui ont réuni dans les marges d'un même manuscrit pindarique l'un et l'autre commentaires. Ce faisant, l'équipe bisontine est allée contre la pratique banale des lecteurs de scholies, mais aussi contre une tendance assez répandue qui, en réaction à l'inflation bibliographique qui illustre la vitalité des études classiques mais complique aussi le travail des chercheurs, consiste à ne lire que par le filtre des index, à ignorer la démarche cohérente mise en œuvre dans un livre ou un article pour viser d'emblée le segment, décontextualisé, qui répond à la curiosité singulière du lecteur. Peut-être abusons-nous de cette commodité qu'offrent les index, qu'il est possible de réaliser (trop ?) facilement avec la technologie moderne, et risquons-nous d'oublier que, dès lors qu'il y a une pensée, le parcours est plus important que le point d'arrivée, et qu'un dialogue

aporétique de Platon est au moins aussi intéressant qu'un catalogue de dogmes. On admet normalement qu'un dictionnaire ou une encyclopédie ne se lisent pas continûment de la première page à la dernière, mais il n'est pas sans inconvénient de lire (?) tous les livres de la même manière qu'on consulte un dictionnaire. Dans l'encyclopédie française la plus célèbre, on sait que la présentation éclatée, avec des renvois, est une stratégie mise en œuvre délibérément pour contourner la censure, pour dissimuler la pensée subversive qu'une lecture continue aurait aisément reconnue. Les scholies pindariques n'ont sans doute pas un enjeu de ce type, mais on peut aussi essayer d'y retrouver une pensée. Faut-il *lire* les scholies pindariques ou suffit-il de les *consulter* ? En tout cas, dans la traduction et le commentaire qui suivent, on a fait le choix de les lire de manière continue et unitaire, et du coup on a transformé une collection disparate en un corps organique, en une mosaïque figurative, en une polyphonie, selon qu'on préfère s'inspirer des sciences de la vie, des arts figurés ou de la musique. On les a aussi commentées, en tenant compte de ce que ce n'est pas leur obscurité qui rend difficile l'accès à ces textes : contrairement au texte poétique, les scholies sont généralement assez clairement rédigées. C'est plutôt leur banalité, apparente, qui risque de décourager le lecteur, et dès lors la fonction du commentaire est aussi de mettre en évidence les enjeux de ces scholies, de montrer qu'une paraphrase ou un rappel historique, si médiocres qu'ils puissent paraître, correspondent à un choix exégétique, et d'explicitier ces choix pour rendre à la poésie pindarique sa richesse polyphonique.